

JEZUZ-KRIST EN BREIZ-IZEL.

IEZ TREGER.

I

Hon Zalwer Jezuz-Krist a oa deut da ober un dro en Breiz-Izel, gant sant Pezr ha sant Iann. Mont a rent dre-holl, da di ar paour evel da di ar pinvik, hag a prezegent en ilizo, er chapello, hag alies en dachenno, dirag ar bopl dastummet.

Un dez, en kreiz ann hanv, a oant o pignad ur c'hreac'h hir ha zonn. Tomm a oa ann heul, ha zec'het ho defoa, ha na gavent ket a dour. Digwét war-leinn ar c'hreac'h, a weljont un ti bihan zoul war vord ann hent.

— Eomp aman da c'houleunn dour, a laras sant Pezr.

Pa oent ét en ti, a weljont ur vroac'hig (1) koz azeet war men ann oaled, ha war ar bank-dosal, eki-chenn ar gwele, ur c'havr o rei da dena da ur bugel bihan.

(1) Tous les diminutifs bretons en *ig* ayant leur pluriel en *igou*, je pense qu'il convient d'écrire le singulier en *ig*, par un *g* et non par un *k*, comme on le fait généralement, et comme je l'ai fait moi-même dans mes précédents écrits bretons.

For similar journals see *Pitrè CXXIII*
Ermin R.M. Broder hasting.

JÉSUS-CHRIST EN BASSE-BRETAGNE.

CONTE LÉGENDAIRE CHRÉTIEN.

DIALECTE DE TRÉGUIER.

I

Notre Sauveur Jésus-Christ était venu faire un tour en Basse-Bretagne, accompagné de saint Pierre et de saint Jean. Ils allaient partout, chez le pauvre comme chez le riche, et ils prêchaient dans les églises, dans les chapelles, et souvent sur les places, devant le peuple assemblé.

Un jour, au milieu de l'été, ils montaient une côte longue et roide. Le soleil était chaud, et ils avaient soif, et ils ne trouvaient pas d'eau. Arrivés au haut de la côte, ils virent, sur le bord de la route, une petite maison couverte de chaume.

— Entrons ici, pour demander de l'eau, dit saint Pierre.

Quand ils furent dans la maison, ils virent une petite vieille femme assise sur la pierre du foyer ; et sur le banc, près du lit, un petit enfant tétait une chèvre.

— Ur bannac'h dour, mar plij, mamm-goz, a laras sant Pezr.

— Ia sur, dour am euz, dour mad ; met n'am euz ket kalz ouspen iwe.

Diskenn a rez ur skudellad dour euz ar picher, hag ac'h evjont ho zri. Neuze a tostajont da welet ar bugel o tena ar c'havr.

— N'eo ket d'ac'h ar bugel-man, mamm-goz ? a laras hon Zalwer.

— Nann sur ; ha koulz goude ec'h eo 'vel pa vije d'in. D'amm merc'h eo ar bugelig ; met marwet eo he vamm o c'henel anehan, hag ac'h eo chommet war ma diouvrec'h.

— Hag he dad ? — He dad a zo beo, hag ec'h ha bemde, kerkent hag ann de, da deweziata da un ti pinvik a zo en - kichenn ; hag a c'hone eiz gwennek bemde hag he voued ; ha setu holl ar pezh hon euz ewit bewa hon zri.

— Ha mar ho pefe ur vuc'h ? a laras hon Zalwer.

— Oh ! mar hon befe ur vuc'h, neuze a vefemp evuruz ; me ac'h afe da vesaa anehi war ant hent-jo, hag hon befe leaz hag amann da gass d'ar marc'had ; met n'am bo bikenn ur vuc'h.

— Ma ! roet d'in ho paz un tammig, mamm-goz.

Hon Zalwer a gommerras baz ar vroac'h - koz, hag a skoas gant-hi un tol war ven ann oaled ; ha kerkent a savas ac'hane ur vuc'h - vriz ar c'haera, ha leaz gant-hi a-leiz he zez !

— Un peu d'eau, s'il vous plait, grand'mère, dit saint Pierre.

— Oui, sûrement, j'ai de l'eau, de bonne eau ; mais je n'ai guère autre chose aussi.

Elle versa une écuellée d'eau de son pichet, et ils en burent tous les trois. Puis ils s'approchèrent pour regarder l'enfant qui tétait la chèvre.

— Cet enfant n'est pas à vous, grand'mère ? dit notre Sauveur.

— Non, sûrement ; et pourtant c'est tout comme s'il était à moi. Le cher petit est à ma fille ; mais sa mère est morte en le mettant au monde, et il m'est resté sur les bras.

— Et son père ?

— Son père vit, et il va tous les jours, de bon matin, travailler à la journée à une maison riche qui est dans le voisinage. Il gagne huit sous par jour, et nourri, et c'est tout ce que nous avons pour vivre tous les trois.

— Et si vous aviez une vache ? dit notre Sauveur.

— Oh ! si nous avions une vache, alors nous serions heureux. J'irais la faire paître par les chemins, et nous aurions du lait et du beurre pour vendre au marché. Mais je n'aurai jamais une vache.

— C'est bien. Donnez-moi un peu votre bâton, grand'mère.

Notre Sauveur prit le bâton de la vieille femme, et en frappa un coup sur la pierre du foyer ; et aussitôt il en sortit une vache mouchetée, fort belle et dont les mamelles étaient gonflées de lait.

— Jezuz-Maria ! a laras ann hini goz, penez eo digwet ar vuc'h-se aman ?

— Dre c'hraz Doue, mamm-goz.

— Bennoz Doue war-n-oc'h, aotrone geiz ! me a bedo ewit-oc'h bep-heure ha bep-noz.

Hag ec'h ejont ho zri eu hent.

Ann hini goz, chomet ic'h-unan, na skuize ket o sellet euz he buc'h : — Kaera da vuc'h ! ha vel ma zo leaz gant-hi ! met penoz eo digwét aman iwe ? O skei un tol gant ma baz war ann oaled ! Ar vaz a zo chomet ganen, ar men oaled a zo bepred iwe. Mar am befe ur vuc'h-all evel homan a-vad ! Marteze n'am euz netra da ober ewit-se nemet skei gant ma baz war ann oaled ?

Hag a skoas un tol gant he baz war ar men-oaded ; — ha kerkent a tilampas ac'hane ur pikol Bleiz pehini a dagas ar vuc'h-vriz war al lec'h !

Hag ann hini-goz e-mez he zi, ha da redek war-lerc'h ann tri dremeniad, ha da grial : — Aotronez ! Aotronez ! — Evel na oant ket ét pell c'hoaz, hi c'hlewjont hag a c'hortozjont anehi.

— Petra a zo c'hoarveet, mammig-koz ? a laras hon Zalwer.

— Allas ! ur Bleiz braz a zo digwét bars ma zi, kerkent ha ma 'z oc'h bet ét-kuit, hag hen euz taget ma buc'h-vriz !

— Ia pa oc'h euz galwet anehan, mamm-goz. Distroït d'ar gêr, hag a kavfet c'hoaz ho puc'h, beo ha iac'h. Met beet furoc'h en amzer da dont, ha na c'hoantaet ken ober ar pezh na c'ball nemet Doue he-unan.

— Jésus-Maria ! dit la vieille, comment cette vache est-elle venue ici ?

— Par la grâce de Dieu, grand'mère.

— Que la bénédiction de Dieu soit sur vous, mes bons seigneurs ! Je prierai pour vous, matin et soir.

Puis ils se remirent tous les trois en route.

La vieille, restée seule, ne se lassait pas de contempler sa vache : — La belle vache ! disait-elle, et comme elle a du lait ! Mais comment est-elle venue aussi ? En frappant un coup avec mon bâton sur la pierre du foyer ! Le bâton m'est resté ; la pierre du foyer est toujours là. Si j'avais une autre vache comme celle-ci ! Peut-être, pour cela, me suffira-t-il de frapper, avec mon bâton, sur la pierre du foyer ?

Et elle frappa avec son bâton sur la pierre du foyer ; et aussitôt il s'en élança un loup énorme qui étrangla la vache sur la place !

Et la vieille dehors, et de courir après les trois voyageurs, en criant : — Seigneurs ! seigneurs ! — Comme ils n'étaient pas encore loin, ils l'entendirent et s'arrêtèrent pour l'attendre.

— Qu'est-il donc arrivé, grand'mère ? lui dit notre Sauveur.

— Hélas ! à peine étiez-vous sortis, qu'un loup est arrivé dans la maison, qui a étranglé ma vache mouchetée !

— C'est que vous l'avez appelé vous-même, grand'mère. Retournez à la maison, et vous retrouverez votre vache en vie et bien portante. Mais soyez plus sage à l'avenir et n'essayez pas de faire ce que Dieu seul peut faire.

Hag a tistroas d'ar gêr, hag a kavas he buc'h beo
ha iac'h, hag a anaveas neuze penos a oa ann aotro
Doue a oa bet en he zi !

II

Ur wez-all a oant are en hent ho zri. Digwèt a oa
wardro diou eur goude kreizdez, hag ével n'ho defoa
debret tamm a - bed aboe ar beure, ho defoa naoun.
Pa oant o tremen a-biou un ti war vord ann hent , a
weljont en toul ann or ur vates o verrad toaz ewit
ober krampoez.

— Eomp en ti-man, a laras Sant Pezr, hag hon ho
krampoez.

Mont a reont ho zri bars ann ti.

— Demad d'ac'h holl bars ann ti-man, tudo geiz.—

— Ha d'ac'h iwe, aotrone. —

— Ni a zo tri zremeniad, pell a zo en hent, hag a
zo skuiz, hag hon euz naoun ; kavoud a raemp un draig
bennag da debri, ewit arc'hant ?

— Ia sur, a laras ar vestres ; eman ar vates o ver-
rad ann toaz, ha bremaig a vo krampoez.

— Mar be bolante Doue, a gredan, a ve mad da
laret, eme hon Zalwer.

— Oh ! a laras neuze ar vates, gret eo ann toaz,
ha krampoez a vo sur !

— Ma ! eme hon Zalwer.

Elle s'enretourna à la maison, et retrouva sa vache mouchetée en vie et bien portante ; et alors elle reconnut que c'était le Seigneur Dieu qui avait été dans sa maison.

II

— Un autre jour, ils voyageaient encore tous les trois ensemble. Il était environ deux heures de l'après-midi, et, comme ils n'avaient rien mangé depuis le matin, ils avaient faim. Comme ils passaient devant une maison, sur le bord de la route, ils virent, près de la porte, une servante qui préparait de la pâte pour faire des crêpes.

— Entrons dans cette maison, et nous aurons des crêpes, dit saint Pierre.

Ils entrent dans la maison.

— Bonjour à vous tous dans cette maison. bonnes gens. —

— Et à vous pareillement, seigneurs.

— Nous sommes trois voyageurs qui sommes depuis longtemps en route, et nous sommes fatigués, et nous avons faim ; pourrions-nous avoir quelque petite chose à manger, en payant ?

— Oui sûrement, dit la maîtresse ; la servante est à préparer la pâte, et tout à l'heure il y aura des crêpes.

— Si c'est la volonté de Dieu, serait bon à dire, je pense, dit notre Sauveur.

— Oh ! répliqua alors la servante, la pâte est faite, et il y aura bien certainement des crêpes !

— C'est bien, dit notre Sauveur.

— Hag ec'h azejont da c'hortoz. Ar vates a lakaas neuze daou drebez war ann oaled, hag a rez tan indan-he. Goude a kommerras ar varac'h a oa ann toaz en-hi, wit hi zостаad d'ann oaled. Met setu ma tifonz ar varac'h ; ha skuillet war ann donar holl ar pez a oa en-hi ! hag ar vates da estlammi ; hag ar vestres da grozal !

— Breman, Aotronez, emehi, ec'h hallet mont da glask krampoez el lec'h-all, rag ewit aman na vo ket a gram-poez fete !

— Eo ! eo ! gant graz Doue, a laras hon Zalwer.

Ha gant penn he vaz a stokas ar varac'h a oa ét a bezio, ha setu-hi da dont kerkent en he fez hag ann toaz en-hi. — Ha souezet braz tud ann ti ! — Hag a oe gret krampoez, hag a tebrjont, hag ec'h ejont goude en hent are. Met a-rok mont-kuit, hon Zalwer a laras d'ar vates : — Ha dalc'hit sonj-mad, ma flac'h, ez eo mad laret bepred : *Mar be bolante Doue* (1) !

Kontet gant Marc'harit Fulup, a baroz Plunet.

Miz ewenn 1869.

(1) Les paysans bretons ont sans cesse cette phrase à la bouche, quand ils expriment un désir ou un espoir.

Et ils s'assirent pour attendre. — La servante posa alors deux trépieds sur le foyer et fit du feu dessous. Puis elle prit le baquet où était la pâte à crêpes, pour l'approcher du foyer. Mais voilà que le baquet se défonça et tout le contenu se répand par terre ! — Et la servante de s'exclamer ! et la maîtresse de gronder !

— Maintenant, seigneurs, dit-elle, vous pouvez aller ailleurs chercher des crêpes, car pour ici il n'y aura pas de crêpes aujourd'hui !

— Si ! si ! grâce à Dieu, dit notre Sauveur.

Et du bout de son bâton il toucha le baquet, qui s'en était allé en éclats ; et aussitôt le voilà entier de nouveau, avec la pâte dedans, au grand étonnement de tous ceux qui étaient là ! — Et on fit des crêpes, et ils en mangèrent, puis se remirent en route. Mais, avant de partir, notre Sauveur dit à la servante : — Et rappelez-vous, ma fille, qu'il est toujours bon de dire : — *Si c'est la volonté de Dieu !*

Conté par Marguerite Philippe, de la commune de
Pluzunet, au mois de juin 1869.

DAOU VAB AR PESKETAËR (1).

Ur wez a oa, ur wez a vo,
Ewit rei roll d'ann holl gaozo.

Ur wez a oa ur Pesketaër koz, hag a oa dougeres he vroeg. Un abardez ec'h arruas er gêr ha n'hen defoa tapet netra. He vroeg a c'hoantaas debri pesked, hag a renkas retorn d'oc'htu d'ann aod. Teurel a ra he roejo, hag a tigass gant-hanur pesk ar c'haera. Ma oa stad en-han : — Brema bepred, a lare d'ehan he-unan, am bo peuc'h digant ma groeg. — Met setu pa oa o kregi er pesk, heman a em laka da brezeg, hag a lâr d'ehan : — Pa vin marw, ro ma c'hig da debri d'as groeg ; ma c'halon hag ann dour en pehini a vin bet gwalc'het, d'as kazek, ha ma bouellou ha ma skevend d'as kiez. — Ma oe souezet braz ar Pesketaër o klewet ur pesk o prezeg evel un den ; biskoaz n'hen defoa gwelet kement-all. Laret a reaz : — Ober a rinn. — Hag a teuas neuze d'ar gêr. —

Pa arruas, a laras d'he vroeg : — Me 'vad am euz tapet eur pesk kaer ! sellit, groeg, pebeuz da besk !—

(1) Tous mes contes ont été recueillis *en breton*, comme celui-ci, et traduits fidèlement sur ces textes authentiques. Si je n'ai donné que des traductions dans ce qui précède, c'est afin de ne pas faire un *livre* de cette brochure qui n'est, en quelque sorte, qu'un *prospectus* du recueil plus considérable que je prépare, et qui est déjà entièrement rédigé.— Ce texte et ceux de : — *Jésus-Christ en Basse-Bretagne* et *le Meunier et son seigneur* suffiront pour faire juger de ma méthode. —

LES DEUX FILS DU PÊCHEUR.

Une fois il y avait, une fois il y aura,—
Pour donner carrière à tous les contes (1). —

Il y avait une fois un vieux Pêcheur dont la femme était enceinte. Un soir il revint à la maison, n'ayant rien pris. Mais sa femme avait envie de manger du poisson, et il lui fallut retourner tout de suite au rivage. Il jeta ses filets et amena un très-beau poisson. Il en était tout heureux : — A présent, du moins, se disait-il, ma femme me donnera un peu de paix. — Mais voilà qu'au moment où il voulut prendre le poisson, celui-ci se mit à parler, et lui dit : — Quand je serai mort, donnez ma chair à manger à votre femme ; mon cœur, avec l'eau où j'aurai été lavé, à votre jument ; et mes entrailles et mes poumons, à votre chienne.

Le vieux Pêcheur fut bien étonné d'entendre parler un poisson, comme un homme. Jamais il n'avait vu pareille chose. Il répondit : — Je le ferai. — Puis, il s'en revint à la maison.

En arrivant, il dit à sa femme : — C'est moi qui ai pris un beau poisson ! — Voyez, femme, comme il est beau et grand ! —

(1) C'est une des nombreuses formules usitées pour entrer en matière : Chaque conteur a ordinairement la sienne, et souvent plusieurs, suivant la nature des récits. —

— Ja 'vad ; rùd eo lakaad anehan da boazad.

— Ma ouvefac'h petra hen euz laret d'in ?

— Piou ? ar pesk ?

— Ia, ar pesk.

— Petra hen euz laret eta ? —

— Rei he gig d'ac'h da debri, he galon hag ann dour a vo bet o walc'hi anehan, d'ar gazez, hag he vouellou hag he skevend, d'ar giez.

— Rùd a vô ober evel ma hen eùz laret.

Setu poazet ar pesk eta, debret he gig gant groeg ar Pesketaër, he galon, gant ar gazez, hag he vouellou, gant ar giez.

Prestig goude a willioudas ar vroeg, hag a c'hanas daou vugel, daou baotr ar c'haera, ha ken henvel ann eil euz egile, ma oa rùd staga ur ruban euz brec'h unan anbè, ewit anavezout ann eil euz egile. Ar gazez a âlas iwe, ar memeuz de, hag a defoe daou ebeul-bihan, ha na oant ket dishenvel, en nep-feson ; hag ar giez a defoe iwe daou gi-bihan, ha na oant ket dishenvel iwe.

— Hag a zo mad ! a laras ar Pesketaeër ; pep a ebeul ha pep a gi da bep-hini ma bugale.

Ann daou baotr a deue mad. Pa oent digwet gant ann oad a bemzek pe a c'houezek vloaz, a laras unan an-he a oa skuiz er gèr, hag a renkje mont da valebrô. Kaer ho defoa hen pedi da choum er gèr, he dad, he vamm hag he vreur, na dalvee ket, rùd a oa hen lezel da vont. Met a-rok a laras d'he vreur mont bep-beure, kerkent ha ma savje, da skei un tol kontell en troad ul loreenn a oa er jardinn, ha pa deuje gwad

— Oui vraiment ; il faut le faire cuire.

— Si vous saviez ce qu'il m'a dit !

— Qui ? le poisson ? —

— Oui, le poisson.

— Et que vous a-t-il donc dit ?

• — Qu'il faut vous donner sa chair à manger, son cœur, avec l'eau qui aura servi à le laver, à notre jument, et ses entrailles et ses poumons, à notre chienne.

— Alors il faudra faire comme il a dit.

On fit cuire le poisson, et la femme du pêcheur mangea sa chair, la jument mangea son cœur et la chienne, ses entrailles. —

Tôt après, la femme du pêcheur accoucha et elle donna le jour à deux jumeaux, deux enfants superbes. Ils se ressemblaient si bien, qu'il fallut mettre un ruban au bras de l'un d'eux, pour les distinguer l'un de l'autre. La jument aussi eut, le même jour, deux petits poulains, qui se ressemblaient parfaitement, et la chienne mit bas également deux petits chiens qu'il était impossible de distinguer l'un de l'autre.

— A merveille ! dit le pêcheur ; un poulain et un chien pour chacun de nos enfants.

Les deux enfants venaient bien. Quand ils furent arrivés à l'âge de quinze ou seize ans, l'un d'eux dit à ses parents qu'il s'ennuyait à la maison et qu'il voulait voyager. Son père, sa mère et son frère firent de vains efforts pour le retenir ; — il fallut le laisser partir. Mais avant de se séparer, il recommanda à son frère d'aller tous les matins, en se levant, donner un coup de couteau dans le tronc d'un laurier qui se trou-

gant-han, neuze a vije marw ; met bete neuze n'hen dije ket ezomm da gaout morc'hed gant-han. —

Mont a ra en hent, gant he varc'h hag he gi. Bale a ra kement ha ker-bihan, ma tigwez iwe en ur vali gwez-dero braz, ur vali hirr-hirr. Mont a ra beteg ar penn, hag a wel ur c'hastell kaer. Skei a ra war ann or. Digoret eo d'ehan. Goulenn a ra ha na euz ezomm a vewel a-bed. Kommerret eo da haotr marchosi. Dre ma oa ur paotr stummet mad, akuit en he labour, hag ur paotr koant iwe, a plije kaer d'ann Otro ; hag he varc'h hag he gi a blije d'ehan iwe. Met mui a plije c'hoaz da verc'h ann Otro, un dimezell iaouank ar c'hoanta. Kement a reaz o plijout d'ehi, ma oent dimét hag eureujet a-benn ur bloaz.

Ann daou bried iaouank a vewe evuruz, o vale bemde dre ar jardino hag ar c'hoajo, en-dro d'ar c'hastell. Un dez a tolas-ewez mab ar Pesketæer penoz en un tu ar c'hastell ann orojo hag ar prennestro a vije serret bepred, hag a c'houlennas digant he e vroeg petra a oa kiriek da-ze.

— Ato, emezhi, euz ann tu-se ar c'hastell a zo ur porz leûn a loened benimuz, aered, sourded, touseged hag a bep-seurt amprefaned.

Setu diwar neuze na ree nemet sonja er porz-se, hag hen defoa ur c'hoant vraz da vont da welet he-uran ha gwir a oa laret d'ehan. Un de pa oa o vâle en tu-se ar c'hastell, gant e varc'h hag he gi, (he vroeg na oa ket gant-han ann dro-se), — o tremen a-

vait dans le jardin ; quand il en sortirait du sang, alors il serait mort ; mais jusqu'alors, il n'aurait pas à être inquiet sur son sort. —^x

Il partit, emmenant son cheval et son chien. Il marcha tant et tant qu'il arriva, un jour, dans une longue avenue de vieux chênes. Il suivit cette avenue et, à l'extrémité, il se trouva devant un beau château. Il frappa à la porte : on lui ouvrit, et il demanda au portier si l'on n'avait pas besoin d'un domestique dans le château. On le prit comme valet d'écurie. Comme il était laborieux, adroit, et un beau garçon aussi, il plut, vite, au seigneur ; et son cheval et son chien lui plaisaient aussi. Mais s'il plaisait au seigneur, il plaisait davantage encore à sa fille, une jeune demoiselle d'une grande beauté. Enfin, il lui plut si bien, qu'ils se marièrent ensemble, au bout d'un an.

Les deux jeunes époux vivaient heureux, se promenant tous les jours dans les jardins et les bois qui entouraient le château. Un jour, le fils du pêcheur remarqua que les fenêtres et les portes d'un côté du château étaient toujours fermées. Il en demanda la raison à sa femme.

— C'est que, répondit-elle, il y a de ce côté du château une cour qui est remplie de bêtes venimeuses, couleuvres, crapauds, salamandes et autres reptiles. —

A partir de ce moment, il ne faisait que songer à cette cour, et il avait une grande envie d'aller voir si ce qu'on lui en avait dit était vrai. Un jour, qu'il se promenait de ce côté du château, avec son cheval et son chien (sa femme ne l'accompagnait pas ce jour-là), —

^x Broussier p. 93

biou ann or, a laras : — Rêd eo d'in gweled pêtra a aze. —

Skei a ra war ann or. Digorret eo kerkent gant ur vroac'hig koz, pini a lâr d'ehan : —

— De-mad d'id, ma mabig ; deut oud d'am gwelet eta ?

— De-mad d'ac'h, mammig koz.

— Hast buhan dont ebars, ma tiskouezinn d'id ann treo kaer a zo ama. Sell aze diou chadenn da staga da varc'h ha da gi.

Hag a tennas diou vlewenn euz he fenn, hag a roas anhe d'ehan. Ha kerkent a oent troet en diou chadenn, hag a stagas gant-he he varc'h hag he gi euz daou beul-men a oa eno en daou du d'ann or. Ar marc'h hag ar c'hi, pa weljont, a em lakaas da lampad, da c'hourignal, da iudal ; met na dalvee ket, stag mad a oant, rêd a oa chomm.

— Deuss ganen brema, mabig, ma tiskouezinn d'id ma c'hastell ; deuss da welet ann holl dreo-kaer am euz me ; biskoaz na t'euz gwelet kement-all. Eomp da genta da welet ar vilinn-aotunno.

Pa oent e kichenn ar rod vraz, goloët holl a aotunno : —

— Sell, mabig, kaera da dra ! Laka da benn dre aze, em bleg un tammig, ewit gwelet gwelloc'h.

Pa oa o sellet en toull, hep sonja en drouk, ann Diaoules koz a voutas anehan war ar rod, hag a koueas d'ann traon draillet ha malet evel brenn-heskenn ! —

en passant devant la porte, il se dit : — Il faut absolument que je voie ce qu'il y a là ! —

Il frappa à la porte ; elle lui fut ouverte par une vieille petite femme qui lui parla de la sorte :

— Bonjour, mon fils ; tu viens donc me voir, enfin ?

— Bonjour, grand'mère. —

— Entre, vite, et viens que je te fasse voir les belles choses que j'ai ici. Tiens, voilà deux chaines, pour attacher ton cheval et ton chien.

Et elle s'arracha deux cheveux de la tête et les lui présenta. Et aussitôt les deux cheveux se changèrent en deux chaines, avec lesquelles il attacha son cheval et son chien à deux poteaux de pierre qui étaient là, un de chaque côté de la porte. Le cheval et le chien, en voyant cela, se mirent à se démener, pour s'en défendre, à hennir et à hurler ; mais ce fut en vain, ils furent attachés et il leur fallut rester là.

— Suis-moi, à présent, mon fils, que je te fasse voir mon château, — reprit la vieille femme ; viens voir toutes les belles choses que j'ai ici ; jamais tu n'as rien vu de pareil. Allons d'abord voir le moulin de rasoirs.

Quand ils furent devant la grande roue, toute garnie de rasoirs :

— Vois, mon fils, quelle merveille ! Mais baisse toi un peu, penche-toi par ici, tu verras mieux.

Et comme il se penchait sur l'abîme, sans songer à mal, la vieille diablesse le poussa, et il tomba sur la roue et fut haché menu et moulu, comme de la sciure de bois ! —

He vreur, a oa chommet er gêr, ac'h ee bemde da gontella troad al loreenn, hag evel na deve ket a wad gant-han, a lâre bep-tro : —

Doue ra vo meulet, beo eo c'hoaz ma breurig !

Met allas ! ar beure-se, kerkent hag hen doe roët he dol-kontell, a tilampas ur bouill gwad : —

Marw eo ma breur kez , -siouas ! a laras kerkent.

Hag hen raktal da gavoud he dad, o oela, ha da laret d'ehan : —

— Allas ! ma zad, marw eo ma breur paour !

— Ha penoz a onzoud te se ? —

— Laret hen defoa d'in, a-rok mont kuit, mont bep-beure da skei un tol-kontell en troad al lorenn a zo et jardinn, ha pa deuje gwad ganen, neuze a vije marw. Allas ! ar beure-ma, kerkent hag am euz skoët al loreenn, a zo dilampet ur bouill-gwad ! Ma breurig paour a zo marw ! Rêd eo d'in mont brema d'hen klask, ha na baouezinn a vale, nag en noz nag en de, ken am bô kavet anehan ! —

Kaer ho defoe he dad hag he vamm goela hag hen pedi da chomm er ger gant-he, en ho c'hozni, na dalvee ket ; mont a ra en hent, gant he varc'h hag he gi, evel egile. Bale a ra, bale a ra, kement ha ken bihan ma tigwez iwe er memez bali gwez-dero evel he vreur. Skei a ra war dor ar c'hastell, ha kerkent ez eo digorret d'ehan. Pa hen gwell o tont er porz groeg he vreur, a tiskenn buhan-ha-buhan euz he c'hamb,

Son frère, qui était resté à la maison, allait chaque matin, en se levant, donner un coup de couteau dans le tronc du laurier du jardin, et, comme il n'amenait pas de sang, il ne s'inquiétait de rien et il se disait :

— Dieu soit loué ! il est toujours en vie, mon frère chéri ?

— Mais hélas / ce matin-là, dès qu'il eut donné son coup de couteau, comme à l'ordinaire, le sang jaillit du tronc du laurier.

— O malheur ! mon pauvre frère est mort ! s'écria-t-il aussitôt.

Et le voilà d'aller trouver son père, les larmes aux yeux, et de lui dire : —

— Hélas ! mon père, mon pauvre frère est mort !

— Comment peux-tu savoir cela ?

— Il m'avait recommandé, avant de partir, d'aller tous les matins, en me levant, donner un coup de couteau dans le tronc du laurier de notre jardin, me disant que lorsque j'amènerais du sang, il serait mort. Hélas ! ce matin, le sang a jailli du tronc du laurier : mon pauvre frère est mort ! Mais je veux aller à sa recherche, et je ne cesserai de marcher, ni la nuit ni le jour, que quand je l'aurai retrouvé.

Son père et sa mère eurent beau le supplier, en pleurant, de ne pas les abandonner dans leur vieillesse, il ne les écoutait, et il partit, emmenant aussi son cheval et son chien, comme son frère. A force de marcher, nuit et jour, sans jamais s'arrêter, il arriva dans la même avenue de chênes que son frère. Il frappa aussi à la porte du château, et on lui ouvrit aussitôt. La femme de son frère, en le voyant entrer dans la

hag a teu da lampad en he gerc'henn, o laret : —

— Arru 'oud eta, ma fried kez ! Jezuz ! vel am euz bet nec'hamant ganid ! Aoun am boa a vijes ét er porz a-dre ar c'hastell, rag a-c'hane na retorn den.

Heman a welas prest a oa kommerret wit he vreur, hag a laras :

Em gollet a oann er c'hoad, na ouzon penoz ; met n'am euz bet droug a-bed.

Setu joa vraz er c'hastell, a greiz ma oa glac'haret ann holl.

Pa oa deut ar c'houlz, a koanjont asambles, ha goude a pignjont ho daou da ho c'hambr, ewit mont da gousket. Met a-rok mont er gwele, heman a lakaas he gleze noaz etre-z-he ho daou.

— Daoust petra a zo kaoz d'ehan da ober se ? a lare en-hi ic'h-unan ar vroeg, souezet.

Mab ar pesketaër hen defoa aoun braz da vea ana-veet hag a laras a oa skuiz hag hen defoa c'hoant kousket. Met ar vroeg na baouez ket a brezeg, ha da c'houlenn digant-han he doare a-boe ma oa ét euz ar gèr, ha kalz a dreo-all. Heman oa nec'het braz, ha na wie petra laret. Ma c'houlennas iwe, perag ma oa serret kloz holl orojo ha prennestro un tu ar c'hastell.

— Perag ? met laret am euz d'id c'hoaz ; na t'euz ket a sonj eta ? —

— Nann sur ; ankouet am euz.

cour, le prit pour son mari, et, descendant l'escalier au plus vite, elle vint se jeter dans ses bras, en criant :

Te voilà donc, mon pauvre époux ! Dieu, que tu m'as causé du chagrin ! Je craignais que tu ne fusses allé dans la cour de derrière du château, car de là personne ne revient ! —

Celui-ci vit bien qu'on le prenait pour son frère, et il dit :

— Je m'étais égaré dans le bois, je ne sais comment ; mais je n'ai pas éprouvé de mal.

Et la joie de renaitre dans le château, au milieu de la plus grande affliction ! —

Quand l'heure du repas fût venue ils mangèrent à la même table, puis, ils montèrent ensemble à leur chambre à coucher. Avant de se mettre au lit, le jeune homme plaça son épée nue entre la femme de son frère et lui.

— Pourquoi donc fait-il cela ? — se disait en elle-même la jeune femme, étonnée.

Le fils du pécheur, qui tremblait d'être reconnu, dit qu'il était accablé de fatigue et qu'il voulait dormir. Mais la jeune femme ne cessait de l'interroger, lui demandant comment il avait passé son temps, depuis son absence, et beaucoup d'autres choses. — Il était bien embarrassé, vous le pensez bien, et ne savait que répondre, le plus souvent. Il demanda aussi pourquoi toutes les portes et les fenêtres étaient closes dans tout un côté du château.

— Mais je te l'ai déjà dit ; tu ne te le rappelles donc pas ? —

— Non sûrement ; je l'ai oublié. —

— Ma ! me a laro did c'hoaz :— En tu-se ar c'hastell a zo ur porz leun a aered, sourded, touseged, holl amprefaned benimuz, ha loened-all falloc'h c'hoaz, hag ann hini a afe eno, na zistrofe bikenn.

Ma sonjas kerkent penoz a oa ét he vreur eno.

Ann dewarlerc'h ar beure, goude dijuni, ec'h a da vale en tu-se ar c'hastell, gant he varc'h hag he gi :

— Aze, — a lare en-han he-unan, a renk bea ma breur, ha na euz forz petra a c'hoarveo, red eo d'in mont da welet.

Skei a ra war ann or. Dont a ra ar vroac'h koz da digorri : Anaveout a ra kerkent marc'h ha ki he vreur, ewit-he da vea treut ka prest da verwel gant ann naoun.

— Demad d'id, mabig ! a lar d'ehan ar vroac'h, deut out iwe d'am gwelet ? deuss ebars buhan, ma tiskouezinn d'id ann holl dreo-kaer am euz ama. Kommer ann diou chadenn-se, da staga da varc'h ha da gi aze en toul ann or, ken a zistroi.

Hag a tennas diou vleven euz he fenn, hag a astennas he dorn wit ho rei d'ehan. Met heman a c'houezas war-n-he, hag a kouezjont d'ann douar, troët en diou aer-wiber.

— Ma ? mar na fell ket d'id staga da varc'h ha da gi, ho losk aze, ha deuss ganen bepred da welet ma c'hastell.

Mont a ra gant-hi. Arru e-kichenn ar vilinn aoteno :

— Sell, mabig, bout da benn en toull-se, hag a weli ur burzud ar c'haera.

— Eh ! bien, je vais te le dire à nouveau : de ce côté du château il y a une cour toute pleine de reptiles venimeux, et de bêtes plus méchantes encore, et celui qui s'aventurerait là, n'en reviendrait jamais.

Il pensa aussitôt que son frère était allé là.

Le lendemain matin, après déjeuner, il alla se promener de ce côté du château, avec son cheval et son chien.

— Mon frère doit être là, — se disait-il en lui-même, et, arrive que pourra, il faut que j'aie vu.

Et il frappa à la porte. La vieille vint lui ouvrir. Il entra, et reconnut aussitôt le cheval et le chien de son frère, bien qu'ils fussent si maigres qu'ils paraissent prêts de mourir de faim.

— Bonjour, mon fils, — lui dit la vieille femme ; tu es donc aussi venu me voir ? entre, vite, que je te fasse voir toutes les belles choses que j'ai ici. Mais prends d'abord ces deux chaînes, pour attacher ton cheval et ton chien, là, auprès de la porte, jusqu'à ton retour.

Et elle s'arracha deux cheveux de la tête et les lui présenta. Mais lui souffla dessus, et ils tombèrent à terre et se changèrent aussitôt en deux vipères.

— Eh ! — reprit la vieille, en voyant cela, si tu ne veux pas attacher ton cheval et ton chien, laisse-les là en liberté, dans la cour, et viens toujours avec moi, pour visiter mon château.

Et il la suivit. Quand ils furent arrivés au moulin de rasoirs : —

Regarde, mon fils, mets la tête à ce trou-là, et tu verras quelque chose de merveilleux.

— Diskouezit d'in penoz ober, mamm-goz, ewit gwelet. —

— Sell, evelhenn, mabig.

Hag a voutas he fenn en toull. Met kerkent mab ar Pesketaer a grogas en he zreid, hag hi zanfoeltras war ar rod goloët holl a aoeteno.

Hag a koueas d'ann traon, draillet munud evel brenn-heskenn.

Neuze ec'h a da vale dre ar c'hastell, da welet ha na gavo ket he vreur. Ma tigwez gant-han ul Louarnes, pehini a lar d'ehan : —

— Penoz oc'h euz c'hui gallet dont ama ?

— Petra, c'hui a gomz iwe ? a c'houlennas, souezet braz.

— Evel ma welet.

— Oh ? me am euz gouveet ann tu da dont a-benn euz ar vroac'h koz.

— Penoz se eta ?

— Penoz ? tolet am euz anehi war he fenn bars ar vilinn aotunno, hag ez eo bet draillet munud evel brenn-heskenn.

— Oh ! me 'gare a ve gwir a larfac'h ?

— Na euz netra a wiroc'h, kredit anoun, pa larann d'ac'h.

— Neuze oc'h euz ma delivret !

Ha kerkent a oe troët al louarnes en ur brinses ar gaera.

— Pemp-kant vloaz a oa, emehi, a oan-me dalc'het aman indan gazel-gae gant ar zorseres milliget se !

— Ha ma breur paour, na ouzoc'h doare anehan?--

— Montrez-moi comment je dois faire, grand'mère.

— Tiens, comme ceci, mon fils.

Et elle passa sa tête par le trou. Aussitôt le fils du pêcheur la prit par les pieds et la précipita sur la roue garnie de rasoirs et, en un moment elle tomba en bas moulue et hachée en morceaux menus comme de la sciure de bois. —

Alors, il se promena partout par le château, pour voir s'il ne retrouverait pas son frère. Il rencontra un renard femelle, qui lui dit :

— Comment avez-vous pu venir ici ?

— Vous parlez donc aussi, vous ? — lui répondit-il, tout étonné.

— Comme vous le voyez.

— Oh ! j'ai su venir à bout de la vieille femme, moi !

— Comment cela ? —

— Comment ? Je l'ai précipitée, la tête la première, sur sa roue garnie de rasoirs, et elle a été hachée en morceaux menus comme de la sciure de bois. —

— Oh ! que je voudrais que ce fût vrai !

— Rien n'est plus vrai, vous pouvez m'en croire.

— Alors vous m'avez délivrée !

Et aussitôt le renard femelle se changea en une princesse, d'une beauté merveilleuse ! —

— Voilà cinq cents ans, dit-elle, que j'étais retenue ici sous un charme par cette sorcière maudite !

— Et mon pauvre frère, ne pouvez-vous me dire ce qu'il est devenu ! —

— Ho preur a zo bet tolet gant-hi er vilinn-aoteno, hag ec'h eo het draillet munud evel brenn-heskeun. Met na euz ket a forz ; me am euz dastummet holl, he gig, he wad hag he eskern, ha gant ur vuredad dour a vuhez a zo en kamb ar vroac'h-koz a rentfomp d'eban c'hoaz ar vuhe.

Laket a oe ann holl dammo en ur bern, kig, gwad hag eskern, tolet war-u-he ur vuredad dour a vuhez, ha kercent a welfjont o sevel ac'hane mab all ar Pesketaer, beo ha iac'h evel hiskoaz, hag a laras : — me a-vad am euz kousket !

— Ia, ma breur paour, ha penamet-on hag ar Brinses-kaer-ma, na vijes ket dishunet c'hoaz !

Ma em doljont ann eil en kerc'henn egile, hag a oel-jont gant ar joa da em gavoud. Neuze a tristrojont ho zri en tu-all d'ar c'hastell, hag ar vroeg iaouank a oe souezet o welet daou bried dehi el-lec'h unan, ha na wie ket pehini a oa ann hini gwir, kement ha ma cant henvel ann eil euz egile. Ma oe kontet holl d'ehi. Neuze ec'h anaveas perag ann eil hen defoa laket ur c'hleze noaz er gwele, epad ann noz hen defoa tremenet gant-hi.

Neuze an hini an-he na oa ket dimêt, a dimézas d'ar brinses hen defoa delivret hag a oa en stum ul louarnes.

Laket a oe kerc'had ar pesketaer koz hag he vroeg, en ur c'harronz kaer, hag a oe eno neuze, epad ur miz penn-da-benn, festo, danso ha c'hoario evel n'och euz gwelet hiskoaz.

— Votre frère a été précipité par elle sur la roue garnie de rasoirs, et il a été réduit en morceaux menus comme de la sciure de bois. Mais rassurez-vous, j'ai tout ramassé, sa chair, ses os, son sang, et avec de l'eau de vie dont nous trouverons une fiole dans la chambre de la vieille sorcière nous le rappellerons à la vie.

Chair, os, sang, on mit le tout dans un tas, on répandit dessus une fiole de l'eau de vie, et aussitôt le corps se reconstitua et le fils du pêcheur se releva, bien vivant et bien portant, et dit : — que j'ai bien dormi ! —

— Oui, mon pauvre frère, et sans moi et cette belle princesse, tu ne te serais pas réveillé de si tôt ! —

Les deux frères se jetèrent alors dans les bras l'un de l'autre et pleurèrent de joie de s'être retrouvés. Puis, accompagnés de la belle princesse qu'ils avaient délivrée, ils revinrent dans la partie opposée du château, et la jeune femme fut bien étonnée de se voir deux maris, au lieu d'un, et elle ne pouvait distinguer lequel était le véritable, tant ils se ressemblaient ! — Ils lui racontèrent tout, et alors elle comprit pourquoi le second avait placé son épée nue entre elle et lui, pendant la nuit qu'il avait passée avec elle.

Alors celui des deux frères qui n'était pas marié, se maria avec la belle princesse qu'il avait délivrée et qui était sous la forme d'un renard femelle.

On envoya un beau carrosse pour prendre le vieux pêcheur et sa femme, et, pendant un mois entier, il y eut des jeux, des danses et des festins comme vous n'en avez jamais vu.

**Mamm-goz ma mammio-goz a oa un tammig kar
d'ar pesketaër koz, hag a oe iwe pedet, hag evel-se
a teuas kezlo bars ar vro euz ann eured-se. —**

Kontet gant Marc'harit FULUP, a baroz Plunet.

La grand'mère de ma trisaïeule était un peu parente du vieux pêcheur, et elle fut aussi invitée à la noce ; et c'est ainsi qu'on eut des nouvelles de cette fameuse noce dans le pays. —

Conté par Marguerite PHILIPPE,
de la commune de Pluzunet, (*Côtes-du-Nord*).



— Je signale et je recommande Marguerite Philippe aux amateurs de traditions populaires, ainsi qu'aux personnes qui voudraient vérifier, aux sources mêmes, le degré de fidélité que j'ai apporté dans la reproduction des chants et des récits du peuple breton. — Marguerite Philippe, avec une intelligence commune, est douée d'une mémoire prodigieuse, et elle vous chante ou récite, avec une assurance parfaite, et sans jamais faire de confusion ni se trouver en défaut, soit pour les paroles, soit pour l'air. *Gwerziou*, *Soniou* ou contes, à discrétion. A elle seule, elle possède, à peu près, la somme des traditions orales des pays de Lannion et de Tréguier. Je lui ai de grandes obligations. Elle sait, au moins, 150 *Gwerziou* ou *Soniou* et une soixantaine de contes et de récits de toute sorte. Elle est fileuse de son état, et elle chante constamment en tournant son rouet. Elle est recherchée dans les fermes du pays, pour charmer les longues heures des veillées d'hiver. — A son état de fileuse, Marguerite en joint encore un autre : elle est aussi pèlerine par procuration, c'est-à-dire que, pour une très modique somme elle va en pèlerinage à toutes les places de dévotion et à toutes les fontaines de la Basse-Bretagne dont l'eau est réputée avoir quelque vertu salutaire. Car chaque chapelle, chez nous, a son saint, — saint du pays, le plus souvent, — et chaque saint a sa fontaine et sa spécialité pour la guérison de quelque affliction physique ou morale.

De la sorte, Marguerite est presque toujours sur les routes de la Basse-Bretagne, dans toutes les directions, et partout où elle passe, elle écoute, elle s'enquiert, et ne manque jamais l'occasion d'apprendre un *Gwerz*, un *Sône* ou une tradition qu'elle ignorait. Elle et Barbe Tassel, du bourg de Plouaret, sont les deux personnes qui m'ont été le plus utiles dans mes recherches sur les traditions orales du pays. Toutes les deux vivent encore, et chacun peut les consulter. — Marguerite Philippe demeure au village de *Pont-an-c'hlan*, tout près du bourg de Pluzunet. Le bourg de Pluzunet est à six kilomètres de la gare de Bel'e-Isle-Bégard, entre Plouaret et Guin-gamp, au pied de la montagne de Bré. —
